

## ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION  
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendusQuatre mois, \$1.00. . . . . Payable d'avance  
Un an, . . . \$3.00. . . . . Six mois, . . \$1.50

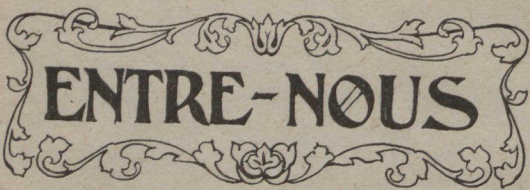
## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — L'armée et la marine japonaises. — Le prix Nobel et le radium. — A Panama. — Nouvelle acadienne (avec gravure), par L. d'Ornano. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — L'église de Borgund. — L'imagier, conte pieux, par J. Lemaître. — Pour nos lectrices. — Page de Saint-Nicolas (avec gravures). — Histoires de rire. (dessins humoristiques). — Récréation en famille. — Concours du mois de janvier. — La fête des rois, par Châteaubriand. — Poésie: Rêves gris, par Edmond Haraucourt. — Le conte des rois mages, par André Theriet. — Poésie: Acrostiche. — Variétés illustrées.

FEUILLETONS. — Madame Thérèse, par Erckmann-Chatrian. — L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Lettre d'amour, polka pour piano, par C. M. Zeirher.—Pièce pour harmonium, par M. Letocart.—Chant: Souffrances, musique de Richard Wagner.

GRAVURES. — Sport d'hiver. — Types de l'armée japonaise — Officiers et leurs "betto" (ordonnances). — M. et Mme Curie dans leur laboratoire. — Le drapeau de la nouvelle république de Panama. — L'église de Borgund. — Beaux-arts: Le roi boit. — Trois élégantes toilettes. — Illustrations scientifiques et autres.



## ENTRE-NOUS

Voici que le nouvel an est passé, que 1904 a commencé sa course depuis plusieurs jours, et je ne vous ai pas encore fait mes souhaits habituels.

Ne m'en veuillez pas trop de ce retard; la faute en est à l'impression de l'"Album Universel", qui se fait forcément un peu d'avance pour arriver à temps à se lecteurs, et j'ai cru avoir le temps de remplir mon agréable devoir envers eux quand... il n'était plus temps.

J'espère que votre indulgence sera proportionnée à la profondeur insondable de mes remords et que vous me donnerez l'absolution.

Et puis, mieux vaut tard que jamais.

Je voudrais, à défaut de choses nouvelles à vous souhaiter, trouver au moins une forme nouvelle dans l'expression de mes vœux, mais cela m'est impossible, le sujet a été tellement tourné, retourné, fouillé, manié et remanié, qu'il faut fatalement retomber dans la banalité.

Je vous souhaite donc:

D'avoir toujours besoin du boucher et du boulanger et jamais du médecin. C'est un signe de bonne santé, dit-on, et je le crois.

De ne pas être dans la nécessité de porter de crêpe et, par conséquent, de ne pas verser de larmes, et de conserver tous ceux que vous aimez.

D'avoir assez d'argent, pas trop, pour vivre modestement à l'aise et faire du bien autour de vous.

C'est tout; mais si ces trois souhaits sont

exaucés, vous passerez une bonne et heureuse année.

◆◆◆ Quand on parle de Noël, il est généralement admis que nulle part on ne célèbre cette fête comme en Angleterre et surtout à Londres, et nous nous figurons que là, l'anniversaire de la naissance du Sauveur est un jour de joie pendant lequel riches et gens aisés s'amusent pour s'amuser et rire franchement et sans gêne.

Il paraît qu'il faut en rabattre, si l'on s'en rapporte aux dépêches concernant le dernier Noël.

Le 25 décembre a été, "comme toujours", paraît-il, le jour le plus triste et le plus lugubre de l'année. La température était atroce et un froid pénétrant et humide glaçait Londres. Les grands hôtels semblaient vides, et tous ceux qui pouvaient le faire avaient quitté la grande ville, les uns pour aller à la campagne, les autres pour se rendre à Paris pendant la saison des fêtes. Tout était fermé comme le dimanche, et nombre de restaurants avaient clos leurs portes, au grand ennui de beaucoup de personnes, qui ne savaient où aller manger. Le seul signe de vie au dehors consistait dans la promenade de quelques membres de clubs de l'Est, qui, juchés sur le haut des omnibus, hurlaient à tue-tête des refrains quelconques.

Le gui a été en grande demande, mais la vogue du houx semble avoir considérablement baissé.

Ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, c'est de constater que la vie semble se concentrer de plus en plus à Paris, dans ce Paris tant décrié par certains esprits chagrins, mais où tous les étrangers affluent quand même, pour se détendre les nerfs et puiser de nouvelles forces pour continuer la lutte pour l'existence.

La vie à Paris n'est, en effet, ni énervante, ni fiévreuse, comme à Londres, et bien qu'on y travaille beaucoup, chacun fait sa tâche avec une gaieté et un entrain que jamais nos chers voisins ne pourront imiter, mais dont ils reconnaissent les bons résultats au point de vue physique et moral.

◆◆◆ Les avantages qu'offre Paris au travail intellectuel sont en effet indéniables, et c'est avec plaisir que j'ai lu dernièrement, à ce sujet, une correspondance d'un jeune homme de Toronto, qui y fait en ce moment des études très sérieuses.

M. W.-A.-R. Kerr, M. A., de l'Université de Toronto, a suivi et suit encore les cours et conférences du Collège de France, de l'Université de Paris et de l'École des hautes études, et en reconnaît la supériorité. Il admire la haute compétence des professeurs de ces institutions et le travail de leurs élèves, et dit même que nul ne part il n'a vu d'étudiants plus travailleurs et aimant plus l'étude.

Les réflexions de M. Kerr sont justes et auront, il faut l'espérer, pour résultat de rectifier l'idée qu'ont beaucoup trop de gens qui se figurent que les étudiants mènent tous une vie de polichinelle et ne travaillent pas.

M. Kerr a été émerveillé aussi des facilités qu'offrent les bibliothèques publiques à tous ceux qui veulent travailler sérieusement, et ne se lasse pas de vanter la Bibliothèque Nationale, avec ses trois millions de volumes et ses manuscrits si précieux.

Il est étonnant, dit-il, de ne pas voir plus de Canadiens profiter des avantages que leur offre Paris.

Ceci est parfaitement vrai, et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que, dans la province de Québec, on n'ait pas encore voté de bourse pour envoyer un Canadien ou deux, à Paris, pour y suivre un cours de littérature française.

La subvention accordée à une compagnie pour la construction "d'un mille" de chemin de fer, d'un seul mille, d'un vulgaire mille, suffirait à couvrir les dépenses d'un étudiant pendant trois ans!

◆◆◆ Le sort semble vouloir que je vous par-

le beaucoup des Anglais, aujourd'hui, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que ceux dont je m'occupe sont de braves gens qui font honneur à leur race.

Vous savez qu'en Angleterre, l'esprit et la solidarité de famille ne ressemblent nullement à ce qu'ils sont en France. Chez nous, le prestige, la réputation et même l'état social d'une famille sont pour ainsi dire collectifs, et ce qui touche l'un de ses membres est ressenti par tous les autres. De l'autre côté du détroit on ne juge pas les choses de la même manière, et chacun se tire d'affaire comme il le peut. Les aventures de Lord Lyveden en sont une preuve.

Le noble pair actuel était le fils d'un modeste révérend pasteur de campagne, tout à fait sans fortune, bien que son frère fut Lord Lyveden, second du nom, mais celui-ci, tout entier à sa haute position sociale et aux devoirs qu'elle lui imposait, faisait autant de cas de son neveu qu'un poisson d'une pomme.

Ces choses-là se voient souvent au pays des majorats, où toute la fortune revient aux aînés, et où, comme autrefois en France, les cadets de famille doivent se faire une carrière et se débrouiller comme ils le peuvent.

Courtney-Percy-Vernon, c'est ainsi que se nommait alors mon héros, n'avait donc pas de titre nobiliaire et était tout simplement un monsieur comme vous et moi.

Ses études terminées, il fallait songer à se créer une position, et, ayant été superbement blackboulé aux examens d'admission à l'école militaire, il prit son parti en brave et s'engagea comme simple soldat dans l'artillerie, et je le félicite d'avoir choisi cette arme, car j'ai fait la même chose moi-même, sans avoir le moindre espoir de devenir un jour duc et pair.

Percy Vernon n'y songeait guère non plus alors. "Je mis, dit-il, ma fierté dans ma poche et je vécus de la vie de Tommy, que j'appris à connaître et dont j'appris à apprécier les qualités d'esprit et de cœur". Mais le jeune artilleur était né avec le goût de changer souvent d'idée "fixe", et, après huit mois de manoeuvre du canon, nous le retrouvons figurant, puis utilité et enfin, doublement de premier rôle au théâtre de Haymarket de Londres. Il avait mis deux ans à arriver à cette haute position.

Tout à coup, il se fatigue de la vie de théâtre et part pour l'Amérique.

◆◆◆ L'Amérique! terre promise, Eldorado rêvé, espoir des chasseurs de fortune du vieux monde!

Débarqué à New-York, très léger d'argent, il servit quelque temps comme garçon de salle dans un restaurant, étudiant l'humanité et empochant les pourboires avec très peu de fierté et beaucoup de gratitude, puis le voilà qui se transporte dans la Caroline du Nord, où il tente la fortune en faisant du jardinage.

Au bout de quelque temps, l'amour du changement lui fait jeter la bêche et le râteau aux orties, pour devenir maître d'hôtel à bord d'un navire faisant la navette entre la Caroline et New-York. Il y reste quelque temps, s'y trouve heureux, quand la rage de remonter sur les planches le reprend. Il fait partie pendant plusieurs mois d'une troupe ambulante qui parcourt les Etats-Unis, et, un beau matin, s'embarque pour retourner en Angleterre, où il continue pendant un an la vie d'acteur. Il y a même du succès dans "Diplomacy".

Un soir, il réfléchit, il revoit son passé et constate avec stupéfaction qu'il y a dix ans qu'il erre de par le monde, et se dit qu'il doit être temps de mettre fin à ses pérégrinations. Il épouse la fille d'un officier et se remet au jardinage. Il travaille ferme et est heureux; il a même la gloire de produire une nouvelle variété de tomate qui a du succès, et qu'il baptise de ses initiales: "P. V."

La fortune ne lui fait pas encore les yeux doux, malgré tous ses efforts, et il est forcé d'accepter une place de troisième maître d'hôtel, sur un navire faisant le service de l'Amérique du Sud, où il arrive pour attraper la fièvre